

LA NOTION DE RELATION TRANSCENDANTE EST-ELLE THOMISTE ?

Paru, il y a déjà quelques années, l'impressionnant ouvrage de A. KREMPEL sur la doctrine de la relation chez S. Thomas a comblé une lacune dans les écrits sur la pensée philosophique et théologique du docteur angélique. Il faut être reconnaissant à l'A. d'avoir consacré neuf années de labeur à préparer cette « somme » de la relation, témoignage indubitable de réel attachement à la doctrine de S. Thomas et expression irrécusable d'un désir de pénétrer profondément sa pensée (1).

Cette étude est tout entière animée par une question qui s'y trouve clairement exprimée : « Le développement de la scolastique moderne reste-t-il fidèle à S. Thomas ? » (p. 4). En effet la scolastique moderne semble de plus en plus porter son attention sur le relatif, sur la logique des rapports et surtout sur la relation transcendante : « L'initiative dans ce dernier sens a été prise par A. Horvath, O. P. qui s'inspirant de Jean de Saint-Thomas, O. P. réservait à la relation transcendante 37 pages de sa thèse : *Metaphysik der Relationen* (Graz, 1914, 202 pp.) », d'où le rapprochement suivant : « Dans la relation transcendante, les néoscolastiques s'approchent de très près des conceptions modernes, des relations internes de J.-P. Sartre, par exemple, avec cette différence qu'ils maintiennent évidemment l'absolu, bien qu'identifié avec la relation transcendante, alors que les modernes y renoncent volontiers » (p. 4).

Il est hors de doute que cette importance de la relation chez les modernes d'une part, chez les néoscolastiques du début du xx^e siècle d'autre part, pose en effet un problème philosophique important. On comprend alors la réaction du thomiste devant ce problème : Que dit exactement S. Thomas sur la relation ? Quelle place exacte la relation a-t-elle dans sa doctrine philosophique et théologique ? Quelle est sa nature ? S. Thomas connaît-il la relation transcendante ? (2). Celle-ci peut-elle se justifier dans la perspective de S. Thomas, ou au contraire représente-t-elle un

(1) A. KREMPEL, *La Doctrine de la relation chez S. Thomas. Exposé historique et systématique*. Paris, Vrin, 1952 ; 16 x 25, xiv-718 pp. ; cf. *Rev. Sc. ph. th.*, 37 (1953), p. 361 (J. ISAAC) et *Bulletin Thomiste* IX (n° 2, 1955), pp. 363-369 (M.-D. PHILIPPE).

(2) Cette question du reste avait déjà été posée par N. BALTHAZAR, *La réalité de la relation finie d'après S. Thomas d'Aquin*, in *Revue Néo-Scholastique de Philosophie*, 31 (1928), pp. 397-414, et par A. M. MALTHA, *De divisione relationum consideratio in ordine ad quaestionem de relationibus divinis*, in *Angelicum* 14 (1937), pp. 61-86.

développement non homogène de sa doctrine? Enfin, quelle est, en toute hypothèse, la source du développement si considérable de la relation transcendante et peut-on en préciser les raisons?

L'importance du travail de A. Krempel vient précisément de ces diverses interrogations qui ont surgi dans sa pensée et auxquelles il s'est efforcé de répondre patiemment avec le plus de rigueur et d'objectivité possible.

Son étude, qui comporte un appendice historique sur *L'intrusion de la relation transcendente réelle dans l'école thomiste* (pp. 645-670), comprend 36 chapitres groupés en 8 parties; celles-ci s'organisent autour de l'analyse même de la notion de relation.

Après avoir donné une vue d'ensemble sur le problème historique des œuvres de S. Thomas et de l'école thomiste (I^e P.), ainsi que sur la définition de la relation, sa place dans la métaphysique thomiste et les divers termes qui l'expriment (II^e P.), K. considère successivement :

La base absolue de la relation, c'est-à-dire son sujet, son fondement et son terme (III^e P.).

La relation en soi et en nous : la *ratio* et l'*esse* de la relation, les relations logiques nécessaires et les relations logiques inventées, la réciprocité, l'immutabilité, le *relativum secundum dici* et le *relativum secundum esse* (IV^e P.).

Deux domaines de la relation logique, à savoir : la relation dans les idées divines et dans les six dernières catégories (V^e P.).

Les classes de relations, en particulier la relation mixte (VI^e P.).

La division des relations : réelles et logiques, habituelles et actuelles, temporelles et éternelles, nécessaires et non nécessaires, juxtaposées, superposées, d'origine, etc. (VII^e P.).

Quelques relations particulières : trinitaires, de création et de conservation, d'Incarnation, de la matière à la forme, l'unité d'ordre (VIII^e P.).

Une telle étude peut prétendre être exhaustive puisqu'elle ne laisse pas d'interroger toutes les œuvres de S. Thomas et d'analyser les passages essentiels où celui-ci parle de la relation ou de ses applications majeures. D'un point de vue tout à fait pratique, exprimons cependant le regret de ne pas trouver à la fin de l'ouvrage, en plus de la table analytique des matières, noms propres, termes techniques (pp. 671-718), une table des divers textes de S. Thomas analysés. Il est pratiquement impossible de vérifier dans quelle mesure ces textes du docteur angélique concernant la relation sont cités exhaustivement ou si un certain choix a été effectué. Une telle table eut rendu cette somme thomiste de la relation beaucoup plus utilisable pour ceux qui veulent étudier la pensée de S. Thomas et contrôler les interprétations proposées par l'A.

On trouvera également dans ce livre une très utile tentative de classification des dénominations et distinctions thomistes concernant la relation : sujet, fondement et terme, relatif *secundum dici* et relation *secundum esse*, envisagées tant à propos de la relation réelle que de la relation de

raison. La VII^e partie qui concerne *La division des relations* (pp. 487-536), avec en particulier le chapitre 28^e où se trouve étudiée la relation essentielle, mérite une attention toute spéciale ; bien d'autres pages encore sont dignes d'être signalées, nous en évoquons quelques-unes ci-dessous.

Certes, comme le simple exposé de son plan et de l'intention foncière de son auteur pourraient le faire soupçonner, ce travail considérable est d'une lecture inévitablement austère ; cependant celle-ci est grandement facilitée grâce aux brefs résumés par lesquels K. termine chacun de ses chapitres et où il condense à l'intention de ses lecteurs les conclusions de ses recherches. Le chapitre 36^e est même tout entier consacré à un « coup d'œil » rétrospectif qui nous donne un dernier aperçu des conclusions principales (pp. 637-644.) alors que l'Appendice fournit un résumé des conclusions historiques où celles-ci se trouvent même précisées par rapport à l'exposé donné dans le cours du livre.

*
*
*

On comprendra qu'il soit tout à fait en dehors de nos possibilités d'examiner une à une toutes les conclusions échelonnées au long d'un volume compact de 718 pages. Nous le regrettons car un tel examen minutieux serait extrêmement intéressant et utile pour bien manifester toutes les difficultés du problème que l'A. a eu le courage de soulever et pour confronter les diverses manières dont les thomistes ont envisagé certains problèmes particulièrement délicats. Nous pensons en particulier à ce que dit K. à propos de *La relation de création et de conservation* (chap. 32), où il a le mérite de signaler le danger de certaines simplifications.

Ne pouvant donc nous livrer à un examen détaillé de cet ouvrage unique en son genre, nous voudrions simplement, à l'occasion du travail de K., essayer de préciser quelles exigences de rigueur, tant au plan de l'étude historique qu'à celui de l'analyse spéculative, seraient indispensables pour aboutir à une analyse décisive de la doctrine de la relation chez S. Thomas. Ce qui retient ici notre attention c'est la méthode utilisée par l'A. : méthode historique et spéculative, du moins si l'on accepte ce qu'il déclare explicitement. Or on peut être tenté de se demander si cette méthode est tout à la fois assez historique et assez spéculative et même si elle ne s'est pas parfois réduite à une sorte de dialectique historico-spéculative au service d'une thèse à défendre, à savoir : montrer le caractère anti-thomiste de la relation transcendante.

Comment, en effet, expliquer qu'un auteur, dont on ne peut contester la volonté de demeurer fidèle à ce qu'il y a de plus pur et de plus authentique dans la doctrine de S. Thomas, aboutisse à un certain nombre de conclusions si étrangères à ses intentions, mettant en question les principes les plus caractéristiques du thomisme et impliquant donc une interprétation tout à fait personnelle du docteur angélique ?

Précisons quelques-unes des affirmations de K. qui nous paraissent les plus marquantes à ce point de vue :

1. Après avoir posé que les griefs des modernes à l'égard de la distinction *puissance-acte* « tombent si l'on conçoit puissance et acte comme deux désignations de la même entité, traduisant des relations différentes », l'auteur, dans la même perspective, pense que S. Thomas « rattachait acte et puissance constitutifs (et non la puissance et l'acte efficients) aux transcendentaux régis par des relations logiques » (pp. 348-349).

2. Plus loin l'A. affirme qu'entre l'essence et l'existence en nous il y a une relation contingente, en Dieu une relation nécessaire ; « comme êtres de raison, ces relations n'exigent pas des extrêmes objectivement distincts... » (p. 354).

3. Selon K., la matière première n'a vis-à-vis de la forme qu'une relation logique, puisque la matière première n'existe pas, donc elle ne peut être sujet d'un accident réel. De même, entre la matière individuelle et la forme présente il n'y a qu'une distinction purement logique « la doctrine d'Aristote et de S. Th. est orientée dans le sens de la non-distinction réelle » (pp. 590-592.)

4. « En dépit des apparences, il n'y a, dans la nature, que des successions... Pour nous, *devenir* signifie succession, avec un rapport logique à un produit final. *Changer*, par contre, indique la même succession rapportée à un point de départ... L'hylémorphisme confond l'efficiencia et la causalité constituante qui n'appartient qu'à la forme. Se fiant à nos sens, il transfère à la seconde la tâche de la première. Après Parménide..., nous estimons contradictoire l'idée d'une chose quelconque qui devienne une autre. Or c'est bien ce que prétend l'hylémorphisme traditionnel, ou mieux, ce qu'il suppose et tâche d'expliquer par l'hypothèse d'un élément qui passe, et d'un autre qui persiste. Mais quels que soient les attributs qu'on reconnaît ou refuse à ce dernier, il reste toujours qu'on admet sa persistance à travers plusieurs sujets, ce qui jette un défi à cette aporie fondamentale : *ens et unum convertuntur* » (p. 604). Et l'A. poursuit : « En réalité ce système pêche par la même concrétisation, voire substantification d'une relation logique fondée, que nous avons déplorée dans l'exégèse de l'acte et de la puissance en général » (p. 605).

Après avoir fait ce reproche à la théorie de l'hylémorphisme, K., propose de la transformer de cette manière : « ...Nous transposons la causalité matérielle en causalité efficiente. En même temps, nous interprétons les termes : matière et forme — tout comme : puissance et acte, en général — de plusieurs relations logiques fondées de la même entité réelle compacte. Une substance corporelle s'appelle : matière, vis-à-vis des substances futures possibles qu'elle peut produire en sacrifiant sa propre existence ; elle s'appelle : forme, — actualisation, vis-à-vis de sa propre origine ; forme-acte, vis-à-vis de l'état présent... Les sciences n'auront plus rien à redire à un tel hylémorphisme et les incohérences

constatées dans la conception habituelle en sont absentes » (pp. 606-607).

5. Après avoir signalé certaines difficultés au sujet du mystère du Corps du Christ séparé de son âme, K. conclut : « pour trouver au problème une solution satisfaisante, force nous est donc de quitter les chemins battus, suivis, dans ce cas, par l'Aquinat lui-même. » Ce couple « corps » et « âme » doit se traduire par « visible » et « invisible », aussi « ces énoncés dogmatiques : l'âme du Christ s'est séparée de son corps, les âmes des défunts reprendront leurs corps, revendiquent donc uniquement cette transcription métaphysique : l'âme du Christ s'est séparée de ses accidents sensibles, les âmes des défunts reprendront leurs accidents sensibles... Cette solution, que nous avançons à titre d'hypothèse, ne se heurte à aucun principe métaphysique thomiste » (pp. 601-602).

Il nous paraît incontestable que de telles affirmations manifestent une très grande liberté à l'égard de la doctrine de S. Thomas ; leur auteur justifie d'ailleurs cette liberté : « Le thomisme s'avère fertile dès qu'on s'attache à son orientation plus qu'à la lettre » (p. 608). On pourrait penser qu'il s'agit d'opposer « l'esprit » de la philosophie et de la théologie de S. Thomas à la matérialité de sa lettre et d'opter pour « l'esprit ». Mais la question se pose alors de savoir si les conclusions de K. sont encore fidèles à « l'esprit » de la doctrine de S. Thomas. Il nous semble que cela ne va pas de soi.

Si l'A. opte pour « l'esprit » avec une telle libéralité lorsqu'il s'agit de sa propre interprétation, pourquoi se laisse-t-il aller à de telles suspensions et de telles critiques violentes à l'encontre de certains thomistes comme Cajetan et Jean de Saint-Thomas, non en fonction de l'esprit de leur doctrine, mais bien au contraire en fonction de la matérialité de certaines de leurs expressions ? (3). Jean de Saint-Thomas n'utilise-t-il pas précisément la relation transcendantale pour manifester avec plus de netteté la distinction réelle qui existe entre l'être-en-puissance et l'être-en-acte, l'essence et l'existence, la matière et la forme ? Refuser la relation transcendantale parce que S. Thomas ne l'utilise pas et affirmer qu'entre être-en-puissance et être-en-acte il n'y a qu'une relation logique, n'est-ce pas en réalité vouloir rester fidèle à la lettre bien plus qu'à l'esprit ?

(3) Souvent d'ailleurs il nous semble qu'une simple lecture des textes majeurs, mais sans idée préconçue, enlèverait tout fondement aux reproches péremptoires formulés par K. à l'égard de certaines doctrines. C'est ainsi que l'A. reproche aux tenants modernes de la relation transcendantale d'identifier absolu et relatif, or voici la définition donnée par A. M. MALTHA, *op. cit.*, p. 61 : « Habetur relatio transcendentalis quae est ordo inclusus in ipsa essentia alicuius rei absolutae, vel, ut aliter dicamus, est res absoluta per essentiam suam ad aliud ordinata ». On peut se reporter également à l'insistance de Cajetan sur le fait que la relation transcendantale n'est pas du genre relation, cf. *In De ente et essentia commentaria*, Cap. VII, Qu. XVI (ed. Marietti, 1934, n° 136, p. 222). Dans cette perspective, il ne peut être question de confronter la relation transcendantale et la relation prédicamentale, comme s'il s'agissait de deux espèces d'un même genre.

*
*
*

Au plan de l'analyse historique où nous voulons nous tenir d'abord, les remarques précédentes font souhaiter que soit élaboré une étude de la relation manifestant les divers moments de la pensée de S. Thomas et montrant si, de fait, on peut déceler à travers ses œuvres un certain progrès dans l'analyse de cet être si difficile à saisir qu'est la relation. L'opposition entre la position d'Albert le Grand et celle de S. Thomas, très justement évoquée par K. (p. 401), prendrait alors tout son intérêt et il conviendrait d'autant plus d'y insister que l'on inclinerait à chercher l'origine de la relation transcendante dans le souci de Dominique de Flandre de concilier le maître et son disciple, Albert et Thomas.

Il serait intéressant et fructueux, en étudiant historiquement « l'intrusion de la relation transcendante » dans l'école thomiste, de tâcher de préciser dans quelle mesure la nécessité de combattre le nominalisme conduisit les grands thomistes à utiliser les expressions de leurs adversaires mais en les situant dans une perspective très différente. Ce problème qui semble pourtant capital, attend encore d'être traité car on ne peut se contenter de montrer que l'expression « *relatio transcendentalis* » provient d'un scotiste pour en conclure qu'elle est, par le fait même, nécessairement contraire à la pure relation thomiste. Alors qu'il est bien évident que le scotiste Tartaretus quand il se sert d'expressions, telles que *relatio aptitudinalis*, *relatio non distincta a suo fundamento*, *relatio transcendens*, n'exprime pas la même chose que Jean de Saint-Thomas quand ce dernier se sert de l'expression semblable *relatio transcendentalis*. Il est vrai qu'en introduisant une telle expression, Dominique de Flandre, Cajetan, Jean de Saint-Thomas, ouvrent la porte aux dangers de l'équivoque. Il est toujours très difficile de transplanter des formules inventées dans tel climat philosophique, en vue d'un but précis, dans un autre climat philosophique. C'est le problème terrible de toute doctrine qui doit progresser à travers des époques diverses, qui doit se frayer un chemin à chaque moment de l'histoire... elle ne peut vivre en vase clos, se contentant de répéter, ce serait sa mort, mais elle doit tout en demeurant fidèle à son inspiration première s'épanouir en certaines explicitations, en certains approfondissements, s'affrontant constamment aux autres doctrines au milieu desquelles elle progresse.

Voilà qui nous met en présence des attitudes si différentes de ces deux disciples de S. Thomas, Capreolus et Jean de Saint-Thomas : le premier est beaucoup plus fidèle matériellement, il se contente souvent de répéter ; l'autre, en présence de courants de pensée qui s'opposent violemment à la doctrine du maître en explicite délibérément certains aspects, certaines distinctions. On pourra alors prétendre que le disciple le plus fidèle c'est Capreolus et non Jean de Saint-Thomas, ce dernier subissant trop l'influence de ceux qu'il combat !

La question qui se pose à l'historien d'une doctrine est certes une question de fidélité matérielle, d'expression de langage, ceci ne doit pas être négligé, mais plus profondément c'est une question de fidélité d'esprit, de développement homogène. Quand Jean de Saint-Thomas, à la suite de Cajetan et de Dominique de Flandre, assume cette expression de « relation transcendante », l'historien du thomisme doit en premier lieu noter que cette expression ne fait pas partie du langage philosophique et théologique de S. Thomas et tâcher de préciser historiquement son origine : A qui Cajetan et Jean de Saint-Thomas l'ont-ils empruntée ? A. Krempel a fait cette recherche. Il faut lui savoir gré du grand intérêt de cette étude, mais peut-on en rester là ? Ne faudrait-il pas se demander ensuite si, tout en introduisant ces nouvelles expressions, ces thomistes demeurent fidèles à la pensée philosophique de leur maître ? Ce dernier point demanderait à être analysé avec une grande netteté ; mais pour ce faire il faudrait évidemment bien poser le problème.

Pour Jean de Saint-Thomas, en effet, la « relation transcendante » n'est pas en premier lieu une relation, elle ne peut donc modifier notre manière de concevoir la relation prédicamentale (4). C'est à propos de la doctrine philosophique de l'acte et de la puissance et de leur rapport qu'il utilise la relation transcendante pour expliciter l'ordre essentiel qui existe entre ces deux modalités d'être. C'est bien dans cette perspective qu'il faudrait, nous semble-t-il, poser le problème et non dans celle d'une opposition entre la relation transcendante et la relation prédicamentale, comme s'il s'agissait de deux espèces de relations.

Enfin, un historien de la doctrine thomiste de la relation, devrait se demander si Cajetan et Jean de Saint-Thomas n'auraient pas mieux fait, pour éviter certaines équivoques, d'utiliser au lieu de l'expression « relatio transcendentalis », même comprise dans un sens parfaitement conforme à l'esprit de la doctrine de S. Thomas, une expression telle que « *ordinatio transcendentalis* ». Une telle expression sauvegarderait, semble-t-il, à première vue, l'essentiel de la signification thomiste de la « relatio transcendentalis » et aurait pu éviter certaines confusions. Il eût été intéressant au moins de poser la question. On pourrait aussi se demander si une expression comme « relatif transcendental » qui a l'avantage de mettre l'accent sur ce qui est ordonné essentiellement à un autre, ne serait pas moins équivoque, — en disant « relatif transcendental » on précise moins, voulant demeurer plus dans le concret — une telle manière de s'exprimer serait plus proche de l'origine aristotélicienne de la relation. Mais si on veut pousser l'analyse du « relatif transcendental » ne trouverait-on pas immédiatement les expressions comme « relation transcendante », « ordre transcendental », « rapport transcendental » ?...

A l'égard de ces questions historiques sur la relation, l'étude particulière que Krempel a consacrée au *relativum secundum dici* et au *relativum*

(4) Il en est de même pour Cajetan. Cf. référence de la note (3).

secundum esse est extrêmement intéressante (pp. 394 ss.). Mais l'interprétation de cet auteur ne demanderait-elle pas une justification plus rigoureuse montrant de façon précise comment pour lui cette distinction s'enracine dans une fausse exégèse du texte d'Aristote (*Cat.*, c. 7 8a 28), (pp. 396-398)? Si Gilles de Rome par son emploi des expressions *relatio secundum dici* et *modus relativus* a déjà frayé le chemin de la relation transcendantale, ne faudrait-il pas dire également dans ces conditions que l'expression *secundum relativum dici* employée par S. Thomas ouvre le chemin à la relation transcendantale? Nous pensons en particulier au texte de *De Potentia* où S. Thomas étudie la nature des relations qui existent entre la créature et Dieu, et entre Dieu et la créature ; dans une réponse à une objection qui prétendait que les « *relativa secundum dici* » ne posent réellement quelque chose dans aucun de leurs extrêmes, S. Thomas affirme : « *distinctio ista relativorum secundum esse et secundum dici, nihil facit ad hoc quod sit relatio realis... Quaedam sunt secundum dici quae tamen important relationes reales, sicut patet de scientia et sensu... (5)* » Il apparaît donc bien que selon S. Thomas le *relativum secundum dici* n'exprime pas qu'une « relation de raison », et sur ce point nous sommes pleinement d'accord avec l'A. (pp. 402-405).

Avant de passer à un plan plus spéculatif, notons que le langage de S. Thomas nous paraît autrement plus précis, plus technique, que n'a l'air de le supposer une méthode exégétique qui semble généraliser trop largement ce qui peut peut-être se vérifier dans certains textes particuliers. C'est ainsi que nous ne pensons pas qu'on puisse affirmer qu'*importat* peut, presque toujours se traduire exactement par « signifier » (p. 122), ni que *vel, aut, sive*, ont toujours la même portée que *et* (p. 125).

Si de ces considérations concernant la méthode d'enquête historique, nous passons au problème d'une étude de la doctrine thomiste, envisagée dans son intelligibilité propre, il nous faut d'abord constater que, pour être vraiment scientifique, toute analyse de la pensée de S. Thomas concernant la nature de la relation, telle que la révèlent ses écrits, doit être menée selon un plan adéquat véritablement organique ; il ne suffit pas que les lignes générales de ce plan manifestent l'authenticité du souci spéculatif qui l'inspire. Ainsi il nous paraît que la question de la division des relations (6) doit être traitée avant celles de la relation logique et des classes de relation (7).

(5) *De Pot.*, q. 7, a. 10, ad 11m, cité par K., p. 403. Voir également : IV *Sent.*, d. 4, q. 1, a. 1 ; d. 7, q. 2, a. 2, sol. 2 (K., p. 123) ; *Quod.* 1, a. 2 (K., p. 321) ; IV *C. G.*, c. 14 (K., p. 96) ; *Ia*, q. 13, a. 7, ad 1m (K., p. 99) ; *De Pot.*, q. 7, a. 1, ad 9m (K., p. 116) ; *De Pot.*, q. 4, a. 1, ad 2m ; *De Ver.*, q. 2, a. 5, ad 16m (K., p. 122) ; *De Ver.*, q. 15, a. 2 ; *Ia*, q. 116, a. 2, ad 3m (K., p. 177) ; *Ia-IIae*, q. 49, a. 3 ; etc.

(6) K., VII^e partie.

(7) K., V^e et VI^e parties ; de plus il nous semble que la VI^e partie aurait dû être traitée avant la V^e partie (cf. K., pp. vii-xiv).

Mais la qualité d'une analyse spéculative lui vient avant tout de sa grande rigueur et, plutôt que de citer abondamment le docteur angélique et d'interpréter le plus souvent ses textes dans le sens d'une ignorance ou d'un rejet de la relation transcendante, il serait sans doute préférable de chercher quel a été le souci dominant de S. Thomas en la matière. Dans la mesure même où il se veut spéculatif, un travail d'importance consacré à la notion thomiste de relation ne peut faire l'économie de telles perspectives. Si l'on ne se tient pas à ce niveau d'analyse, non seulement on risque de passer à côté d'une intelligibilité profonde de la pensée de S. Thomas, mais on risque également de ne pas saisir des orientations aussi spéculatives que celles de Cajetan et de Jean de Saint-Thomas. Concernant ce dernier, nous avons déjà rappelé plus haut que, pour lui, la relation transcendante est avant tout utilisée en vue d'une analyse de plus en plus précise de la puissance, celle-ci ne pouvant être saisie que relativement à son acte.

* * *

Si un certain étonnement devant quelques conclusions de K., apparemment si nettement opposées à l'ensemble de la doctrine de S. Thomas, nous conduit à découvrir les imperfections de sa méthode et surtout un certain manque de rigueur spéculative, ne peut-on interpréter ces difficultés comme les conséquences d'une manière très particulière de concevoir la connaissance intellectuelle ? Autrement dit, il nous semble qu'il serait particulièrement révélateur de confronter la conception de la connaissance intellectuelle qui fonde les élaborations de S. Thomas et celle qui paraît impliquée par l'interprétation qu'en donne K. au xx^e s.

Quand, en effet, notre A. reproche aux thomistes actuels de tomber souvent dans une « substantification », une « concrétisation », un « hyper-réalisme », du fait même qu'ils acceptent la relation transcendante, il critique en réalité, non seulement les thomistes depuis Jean de Saint-Thomas mais S. Thomas lui-même qui, selon lui, aurait accepté l'hylémorphisme d'une manière beaucoup trop matérielle. Pour échapper à cette tendance dangereuse, K. insiste sur le rôle de la relation et tout spécialement sur celui de la relation logique pour bien manifester d'une part la fonction « fabricatrice » de notre intelligence qui se construit de pures « relations de raison », et d'autre part mettre en relief cette sorte d'autonomie de l'intelligence, capable de se donner à elle-même certaines déterminations de raison (8). Par crainte d'un « hyperréalisme » ne

(8) N'est-ce pas dans cette perspective qu'il convient de se placer pour comprendre cette remarque : « On saisit l'immense hardiesse de la doctrine thomiste qui, pour l'essentiel, met sur le même plan relations réelles et logiques, réalités relatives et pensées absolues comparatives, considérant l'être (*esse*) relatif comme une circonstance, pour ainsi dire accessoire » (K., p. 339).

glisse-t-on pas alors vers une certaine conception kantienne de la connaissance ? (9).

Il semble que ce soit directement en ce sens que s'oriente l'interprétation, proposée par K., de l'expression « *ratio* » fréquente chez S. Thomas ; l'A. va jusqu'à affirmer : « S. Thomas ne situe aucune *ratio*, comme telle, dans le monde extérieur, mais uniquement dans l'intelligence » (p. 312), ou encore : « La '*ratio*' (de la relation) c'est-à-dire le concept relatif, a ceci de propre, qu'il peut bien refléter une donnée objective, mais pas nécessairement » (10).

Dans la mesure où l'on pose que l'objet c'est la réalité (p. 245) et que la logique veut dire le « non objectif », donc le « subjectif » (p. 318), on aboutit à ne considérer en réalité que l'aspect matériel de l'objet : « ce qui est connu » et l'aspect matériel et efficient du concept (la pensée comparative) (11).

Dans une telle perspective il semble bien que la connaissance intellectuelle n'ait plus comme fonction que de décrire ce qui est objet d'expérience et de préciser les diverses relations logiques que notre intelligence élabore entre les diverses réalités qu'elle peut connaître (12). Par le fait même l'analyse philosophique n'est plus envisagée comme la recherche des causes propres — celles-ci n'ont plus de sens —, mais se trouve pratiquement ramenée à la recherche des « connexions » et des « successions » (13).

Lorsqu'il s'agit du jugement d'existence, on retrouve quelque chose de semblable puisque l'*esse* n'est plus considéré que comme une forme qui s'ajoute. C'est pourquoi à propos de la manière dont est envisagé

(9) K. semble le pressentir, ne reconnaît-il pas explicitement cette sorte de parenté entre la manière dont lui-même comprend S. Thomas et la pensée de Kant ; il estime d'ailleurs cette vue des choses comme ce qu'il y a de plus authentique dans le thomisme (p. 366).

(10) Cf. K., p. 638 ; citons cette autre formule : « Le pur concept relatif, la relation logique coïncide objectivement avec la pensée comparative » (cf. pp. 280, 308, 311, 313, 323, 362, 363).

(11) Cf. K., pp. 357, 358 également p. 313, où l'A. affirme que le concept peut trouver un triple écho dans le monde objectif et parle alors du « concept de substance », à propos d'un texte de S. Thomas qui parle de « l'appréhension du genre substance ».

(12) Cf. K., pp. 357, également p. 106 : « Jamais une relation entre deux relations n'appartient au monde réel ; toute *proportionalitas* représente donc une relation purement logique » ; de même p. 122, la manière dont K. considère qu'*importat* équivaut à *designat* ou à *consistit* et que « signifier » équivaut à « renfermer » est extrêmement significative. On comprend alors comment, parlant de la façon dont S. Thomas souligne le caractère relatif des concepts d'espèce et de genre, K. s'écrie : « L'on constate donc, non sans surprise, qu'il n'est pas tellement loin des modernes... selon lesquels : Penser, c'est voir ou imaginer des rapports » (p. 317).

(13) Selon l'interprétation de S. Thomas que présente l'A., ne pouvant rien comprendre qu'actualisée, l'intelligence, pour concevoir la puissance, se fabrique un suppléant, un « Ersatz », un acte, et ce supplément est une relation de raison, relation logique (cf. p. 365).

l'esse (signifiant ce que l'intelligence affirme ou nie) K. déclare que notre intelligence considère alors un certain être et « l'unit, par conséquent, aux êtres objectifs comme s'il s'agissait d'une forme. (Voilà mise à nu l'origine psychologique de la relation transcendante) » (p. 344). D'où la conclusion : « Pas d'entités absolues sans relation, par de relations sans bases absolues » (p. 638).

Dans une telle orientation de pensée, impliquant une conception intellectuelle qui apparaît bien, semble-t-il, à mi-chemin entre Kant et S. Thomas, la manière dont Jean de Saint-Thomas interprète S. Thomas et conçoit la relation transcendante devient évidemment inacceptable puisqu'elle implique une certaine saisie de l'être en acte et de l'être en puissance !

. . .

Nous avons tenté de préciser, par les quelques remarques précédentes, les exigences sans lesquelles on ne peut espérer apporter des solutions valables aux problèmes nécessairement posés par tout effort d'analyse sérieuse de la notion de relation chez S. Thomas. C'est pour nous un devoir de justice de souligner que tous ces problèmes sont évoqués dans l'ouvrage qui nous a donné l'occasion d'une telle réflexion. Même si l'on peut estimer qu'il ne les a pas parfaitement résolus, l'A. a eu le mérite de les soulever : il s'est affronté à la difficulté essentielle de la métaphysique de la relation et s'est appliqué à essayer d'expliquer les textes majeurs de S. Thomas en la matière, en particulier *De Pot.*, q. 7, a. 11. En dépit de toutes les critiques et de toutes les réserves qui peuvent lui être opposées (14), il convient donc de souligner la générosité dont K. a fait preuve en entreprenant si courageusement l'étude minutieuse d'une question d'une telle importance et d'une telle difficulté que même plusieurs années de travail ne peuvent procurer une assurance certaine d'un heureux résultat de l'effort accompli.

Nous souhaitons donc que ce livre soit au point de départ de toute une série d'études historiques et spéculatives sur le problème de la relation. Problème capital pour qui veut saisir le caractère propre de la philosophie idéaliste et de toute philosophie contemporaine. Par son travail A. Kempel rappelle aux thomistes, et nos propres remarques ne visent qu'à le souligner, qu'il est grand temps d'élaborer, historiquement et spéculativement, une véritable étude philosophique de la relation.

M.-D. PHILIPPE.

(14) En lisant l'ouvrage de K., difficile et quelquefois même fastidieux en dépit des résumés dont nous avons souligné plus haut l'utilité, il ne faudrait d'ailleurs pas oublier que ce travail n'est pas écrit dans la langue maternelle de l'A. et que ce dernier risque par là de ne pas toujours s'exprimer avec toute la souplesse et la précision qui seraient souhaitables en une matière si délicate.